

Le Persan Hâfiz a pu écrire: *Je suis, ma poussière sera ce que je suis*. Cette opinion, qui paraît éluder la résurrection de la chair ou le temps circulaire des pythagoriciens, ressemble au titre de cette nouvelle, qui est tout le contraire. *Être poussière* est, de fait, un récit fantastique, mais son exécution est tellement convaincante que nous l'acceptons comme réel, chaque fois que nous le lisons. C'est, comme toute bonne littérature, une confession; Santiago l'a écrit parce qu'il se sentait intimement poussière.

Santiago Dabove est né en 1889 à Morón, patrie de ses ancêtres, et mort en 1952 dans ce même village. Non loin de la place, il y a aujourd'hui une rue qui s'appelle *Los Dabove*.

J. L. Borges

Buenos Aires, vingt-quatre septembre 1982

(*Cuentistas y pintores argentinos*, Buenos Aires,

Ediciones de Arte Gaglianone, 1985, p. 101-102.)

Inexorable sévérité des circonstances! Les médecins qui me soignaient durent me faire, sur mes réclamations insistantes, mes implorations désespérées, plusieurs injections de morphine et d'autres substances pour mettre comme un gant de velours sur la serre avec laquelle me torturait d'habitude l'implacable maladie: une atroce névralgie du trifacial.

Pour ma part, je prenais plus de poisons que Mithridate. Il s'agissait de mettre en sourdine cette espèce de pile voltaïque ou de bobine qui me tourmentait le trifacial avec son courant à la pulsation douloureuse. Mais il ne faut jamais dire: « J'ai épuisé la souffrance, il n'y a pas de douleur plus grande », car il y aura toujours plus de peine, plus de douleur, plus de larmes à ravalier. Et qu'on ne me demande pas de voir dans les plaintes et l'amertume présentes autre chose qu'une variation sur ce texte unique et terriblement invariable: « Il n'y a pas d'espoir pour le cœur de l'homme! » Je pris congé des médecins en emportant la seringue pour les injections hypodermiques, les pilules d'opium et tout l'arsenal de ma pharmacie habituelle.

Je montai à cheval, comme d'habitude, pour franchir les quarante kilomètres que je parcourais souvent entre les deux villages.

C'est juste devant ce cimetière abandonné et poussiéreux qui m'inspirait l'idée d'une mort double, celle qu'il hébergeait et la sienne, lui qui tombait en ruine, brique après brique, motte après motte, que le malheur arriva. Juste devant cette ruine, je fus touché par la fatalité, comme l'ange dans les ténèbres toucha Jacob à la cuisse et l'estropia, faute d'avoir pu le vaincre. L'hémiplégie, la paralysie qui me menaçait depuis longtemps, m'éjecta du cheval. Après que je fus tombé, il se mit à paître un moment, puis rapidement s'éloigna. Je restai abandonné sur cette route solitaire où pas un être humain ne passait pendant des jours, parfois. Sans maudire le sort, car la malédiction s'était tarie

dans ma bouche et ne signifiait plus rien, car cette malédiction avait été en moi comme l'expression de gratitude envers la vie d'un être constamment reconnaissant des prodigalités dont elle le gâte.

Comme le sol sur lequel je tombai, d'un côté du chemin, était dur, que je pouvais rester là longtemps et que je bougeais avec peine, je m'employai à creuser patiemment la terre autour de mon corps avec mon canif. La tâche s'avéra assez facile, car le sol était spongieux. Petit à petit je m'enterrai dans une sorte de fosse qui se révéla un lit tolérable et presque protégé par l'humidité chaude. L'après-midi fuyait. Mon espoir et mon cheval disparurent à l'horizon. La nuit tomba, obscure et close. Elle était comme je l'attendais, horrible et poisseuse de noirceur, avec désespoir de mondes, de lune et d'étoiles. Durant ces premières nuits noires, l'épouvante eut raison de moi. Des lieux d'épouvante, de désespoir, de souvenirs! Non, non, au diable les souvenirs! Je ne pleurerai pas pour moi, ni pour... Une pluie fine et persistante pleura pour moi. À l'aube du lendemain, mon corps adhérait bien à la terre. Je m'appliquai à avaler mes pilules d'opium les unes après les autres avec un enthousiasme et une régularité exemplaires, et c'est ce qui dut déterminer le « sommeil » qui précéda « ma mort ».

C'était un étrange sommeil-veille, une mort-vie. Mon corps pesait plus lourd que le plomb, par moments, parce qu'à d'autres je ne le sentais pas du tout, à part la tête qui conservait sa sensibilité.

Je passai des jours, me semble-t-il, dans cette situation, et les pilules noires continuaient d'entrer dans ma bouche et, sans être avalées, descendaient en pente avant de se déposer en bas pour tout transformer en noirceur et en terre.

La tête sentait et savait qu'elle appartenait à un corps terreux, peuplé de lombrics et de scarabées et traversé de galeries fréquentées par des fourmis. Mais elle éprouvait une certaine chaleur et un certain plaisir à se transformer en boue et

*Santiago Dabove (1889-1952) appartient à la génération des auteurs fantastiques argentins des années 1940-1950. Il est considéré comme l'un des précurseurs de la science-fiction en Amérique latine.

**Hélène Quiniou (quiniou.helene@gmail.com) a traduit Adrian Johns, Katharine Park, Pedro Lemebel, Santiago Dabove, Marcus Rediker, Stuart Hall, Lorraine Daston et Peter Galison.

Être poussière a paru pour la première fois dans l'*Anthologie de la littérature fantastique* éditée en 1940 par Jorge Luis Borges en collaboration avec Bioy Casares et Silvina Ocampo. Elle figure dans le recueil des œuvres posthumes de Santiago Bove, *La Muerte y su Traje*, publié pour la première fois à Buenos Aires en 1961 par les éditions Alcándara.



I LOVE HUM
LETS FIGU
THIS SHIT
TOGET



ANITY!
RE
T OUT
HER!

à se vider de plus en plus. C'était ainsi et, chose extraordinaire, mes bras qui au début conservaient une certaine autonomie de mouvement, tombèrent eux aussi à l'horizontale. Seule ma tête semblait restée indemne et nourrie par la boue comme une plante. Mais comme aucune condition ne connaît de repos, elle dut se défendre à coups de dents des oiseaux de proie qui voulaient lui manger les yeux et la chair du visage. Au fourmillement que je sens à l'intérieur, je crois que je dois avoir un nid de fourmis près du cœur. Cela me réjouit mais me pousse à marcher, et on ne peut pas être fait de boue et marcher. Tout doit venir à moi ; je ne sortirai à la rencontre d'aucune aube ni coucher de soleil, d'aucune sensation.

Chose curieuse : le corps est attaqué par les forces rongeuses de la vie, c'est un fatras dans lequel aucun anatomiste ne distinguerait autre chose que de la boue, des galeries et les ouvrages minutieux d'insectes qui installent leur maison ; et pourtant, le cerveau conserve son intelligence.

Je me rendais compte que ma tête recevait l'aliment puissant de la terre, mais sous une forme directe, identique à celle des végétaux. La sève montait et descendait lente, à la place du sang que le cœur manœuvre nerveusement. Mais maintenant, que se passe-t-il ? Les choses changent. Ma tête était presque contente de devenir comme un bulbe, une patate, un tubercule, et maintenant elle est pleine de crainte. Elle redoute qu'un de ces paléontologues qui passent leur vie à flairer la mort ne la découvre. Ou que ces historiens politiques que sont les entrepreneurs de pompes funèbres, qui accourent après l'inhumation, ne s'aperçoivent de la végétalisation de ma tête. Mais, par chance, ils ne m'ont pas vu.

Quelle tristesse ! Être presque comme la terre et avoir encore des velléités de marcher, d'aimer.

Si je veux bouger je me trouve comme fiché, solidarisé avec la terre. Je me diffuse, bientôt je serai un défunt. Quelle étrange plante que ma tête ! Sa singularité ne pourra pas rester longtemps inaperçue. Les hommes découvrent tout, même une pièce de deux centimes couverte de boue.

Ma tête penchait machinalement vers la montre de gousset que j'avais posée à côté de moi en tombant. Le couvercle qui protégeait le mécanisme était ouvert et une file de petites fourmis entraient et sortait. J'aurais voulu la nettoyer et la mettre à l'abri, mais dans quel haillon de mon vêtement, puisque tout mon corps était presque de terre ?

Je sentais que ma transformation en végétal ne progressait pas beaucoup parce qu'une violente envie de fumer me torturait. Des idées absurdes me traversaient l'esprit. Je voulais être un plant de tabac, pour ne pas avoir besoin de fumer !

L'impérieuse envie de bouger laissait place à celle d'être stable et nourri par une terre riche et protectrice.

... Par moments je me distrais en regardant avec intérêt passer les nuages. Combien de formes

comptent-ils adopter avant de n'être plus des masques de vapeur d'eau ? Les épuiseront-ils toutes ? Les nuages sont divertissants pour qui ne peut rien faire d'autre que regarder le ciel ; mais quand ils répètent jusqu'à l'ennui leurs tentatives pour imiter des formes d'animaux, sans grand succès, je me sens si déçu que je pourrais regarder impavide le soc d'une charrue m'arriver droit sur la tête.

... Je vais devenir végétal et je ne sens rien, car les végétaux ont découvert la vie statique et égoïste. Leur mode d'accomplissement et de réalisation amoureux par l'intermédiaire de télégrammes de pollen ne peut pas nous satisfaire comme notre amour charnel et étroit. Il s'agit d'essayer, et nous verrons comment sont leurs voluptés.

... Mais il n'est pas facile de se résigner, et nous effacerions d'un trait de gomme ce qui est écrit dans le livre du destin s'il n'était déjà en train de nous advenir.

Comme je hais maintenant cette histoire d'« arbre généalogique » des familles ; il me rappelle trop ma tragique condition de régression à l'état végétal. Je n'en fais pas une question de dignité ni de prérogatives ; la condition végétale est aussi honorable que l'animale ; mais, en toute logique, pourquoi ne pas représenter les ascendances humaines par la ramure d'un cerf ? Ce serait plus en accord avec la réalité et l'animalité de la chose.

... Seul dans ce désert, les jours passaient lentement sur ma peine et mon ennui. J'évaluais le temps que j'avais passé enterré à la longueur de ma barbe. Je la trouvais un peu épaissie et sa nature cornée, semblable à celle des ongles et de l'épiderme, devenait spongieuse comme certaines fibres végétales. Je me consolais à l'idée qu'il existe des arbres aussi expressifs qu'un animal ou un être humain. Je me rappelle avoir vu un peuplier, corde tendue du ciel à la terre. C'était un arbre au feuillage abondant et aux branches courtes, très haut, plus beau que le mât décoré d'un navire. Le vent, selon son intensité, tirait du feuillage une expression changeante, un murmure, un bruit, presque un son, comme un archet de violon qui fait vibrer les cordes avec une vélocité et une intensité modulées.

... J'entendis des pas d'homme, une semelle de marcheur peut-être, qui faute d'avoir de quoi se payer le billet longue distance, s'est mis comme un piston dans les jambes et de la vapeur d'eau dans la poitrine. Il s'immobilisa comme s'il avait freiné d'un coup devant ma face barbue. Il s'effraya d'abord et prit la fuite, puis, vaincu par la curiosité il revint, et pensant peut-être à un crime, se mit à essayer de me déterrer en grattant avec un couteau. Je ne savais pas comment faire pour lui parler, car ma voix n'était plus qu'un demi-silence à cause de l'absence quasi totale de poumons. Comme en secret je lui disais :

– Laissez-moi, laissez-moi, si vous me sortez de terre, comme homme je n'ai déjà plus rien de réel, et vous me tuez comme végétal. Si vous voulez protéger la vie et n'être pas seulement un

policier, ne tuez pas ce mode d'existence qui lui aussi a quelque chose de plaisant, d'innocent et de désirable.

L'homme n'entendait pas, habitué sans doute aux grosses voix de la campagne, et fit mine de continuer à creuser. Alors je lui crachai à la figure. Il s'offensa et me frappa du revers de la main. Sa simplicité de paysan était sans doute plus forte que toute velléité d'investigation ou d'enquête. Mais il me semblait qu'une vague de sang me montait à la tête, et mes yeux colériques lançaient des défis comme ceux d'un escrimeur enterré avec ses épées et sa pointe habile qui cherche à blesser.

L'homme eut une expression de bonne âme désolée et serviable, qui m'avertit qu'il n'était pas de cette race chevaleresque et duelliste. Il sembla vouloir se retirer sans creuser plus avant le mystère... et il s'en fut en effet, en se tordant le cou longtemps pour continuer à regarder... Mais quelque chose dans tout cela finit par me faire frémir, quelque chose qui avait à voir avec moi-même.

Comme il arrive à beaucoup de gens quand ils se mettent en colère, le rouge me monta à la tête. Vous aurez observé que sans miroir nous ne pouvons pas voir plus qu'une aile du nez et une très petite partie de la joue et de la lèvre correspondante, tout cela très flou et en fermant un œil. Moi qui avais fermé le gauche comme pour un duel au pistolet, je pus entrevoir sur les plans brouillés par une trop grande proximité, du côté droit, sur cette joue qu'autrefois avait tant fatiguée la douleur, je pus entrevoir, ah !... l'ascension d'une « rougeur verte ». Était-ce de la sève ou du sang ? Et si c'était du sang, était-ce la chlorophylle des cellules périphériques qui lui prêtait cet illusoire aspect verdâtre ?... Je ne sais pas, mais il me semble que chaque jour je suis moins homme.

... Devant ce vieux cimetière, je me transformais en un nopal solitaire sur lequel les jeunes gens oisifs exerceraient leurs canifs. Moi, avec

ces grosses mains gantées et charnues qu'ont les nopals, je claquerais leurs dos suants et leur prendrais avec délectation « leur odeur humaine ». Leur odeur, d'ici là, avec quoi, puisque l'acuité de tous mes sens diminue déjà en progression géométrique ?

De même que le bruit irrégulier et strident des charnières de porte ne fera jamais une musique, ma tumultuosité d'animal, excentricité de la création, ne s'accommodait pas de l'activité silencieuse et sereine des végétaux, de leur repos austère. Et la seule chose que je comprenais était précisément ce que ces derniers ignorent : qu'ils font partie du paysage.

Leur tranquillité et leur innocence, leur possible extase, valent peut-être le sentiment de beauté que procure à l'homme la « scène » de leur assemblage.

On aura beau célébrer l'activité et le changement, la liberté et le déplacement humains, la plupart du temps l'homme bouge, marche, va et vient dans un cachot rectiligne, étiré. Celui qui n'a d'autre horizon que les quatre murs bien connus et palpés n'est pas très différent de celui qui parcourt quotidiennement les mêmes routes, pour s'acquitter d'occupations toujours semblables, dans des circonstances similaires. Toute cette fatigue ne vaut pas le baiser mutuel et pas même contracté entre le végétal et le soleil.

... Mais tout ceci n'est que sophisme. Je meurs toujours plus en tant qu'homme et cette mort me couvre d'épines et de couches de chlorophylle. Et maintenant, devant le cimetière poussiéreux, devant la ruine anonyme, le nopal « auquel j'appartiens » se désagrège, le tronc coupé d'un coup de hache. Advienne la poussière égalitaire ! Neutre ? Je ne sais pas, mais il faudrait qu'il soit volontaire le ferment qui se remettrait à œuvrer sur une matière ou une chose comme « la mienne », tellement travaillée de déceptions et d'effondrements... ■